Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 21/22 (1913)

Heft: 1

Artikel: De droite et de gauche dans les États balkaniques

Autor: Marval, C. de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555709

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

N° 1. — XXIe année. 1er janvier 1913.

LA CROIX-ROUGE SUISSE

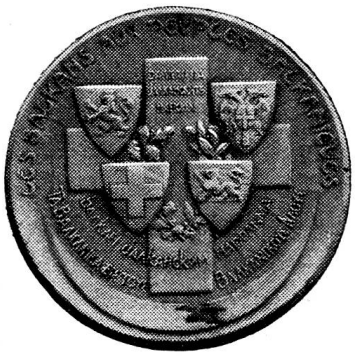
Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire

	Page
Médaille commémorative de la guerre des Balkans	1
De droite et de gauche dans les Etats balkaniques	1
Les tisanes	9
Insigne des samaritains	11
Nouvelles de l'activité des sociétés: Bienne, activité de nos samaritains	12
Extrait du règlement pour les concours écrits institués par la Société milit. sanit. suisse	12

MÉDAILLE
COMMÉMORATIVE
DE LA
GUERRE
DES BALKANS

(Huguenin Frères, graveurs, au Locle)



De droite et de gauche dans les Etats balkaniques

Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur donnant quelques souvenirs écrits — parfois à la hâte — par le Dr C. de Marval, envoyé par le Comité international de la Croix-Rouge, en mission pendant la guerre de 1912.

I.

Nisch (Serbie), **le 19 novembre 1912.**

Monsieur le Rédacteur,

Lorsque je vous ai dit que le Comité international de la Croix-Rouge m'avait fait l'honneur de me charger d'une mission dans les cinq pays belligérants dans l'orient de l'Europe, vous m'avez très aimablement demandé de vous fournir à l'occasion quelques renseignements qui seraient de nature à intéresser vos lecteurs.

Voici quinze jours que nous sommes en route, mon secrétaire et moi, et ce n'est qu'aujourd'hui que j'espère trouver le temps de vous donner de nos nouvelles.

Nous avons quitté la Suisse le 5 novembre, et, après 48 heures de chemin de fer, nous arrivions à Belgrade. De la façon la plus aimable, le consul général de Suisse en Serbie, M. Vœgeli, nous a introduits auprès des personnes offi-

cielles de la Croix-Rouge et du gouvernement serbe, qui nous ont procuré toutes les facilités désirables pour l'exécution de notre mission. La Serbie, qui compte trois millions d'habitants et pas même trois cents médecins répartis dans tout le pays, a accueilli avec empressement les offres des Croix-Rouges étrangères et des médecins qui sont venus aider à leurs confrères serbes, surmenés dès le début des hostilités. C'est grâce à l'aide de la Croix-Rouge serbe que dans les différentes régions du pays le service de santé militaire a pu organiser et improviser un grand nombre d'hôpitaux. La guerre ayant pris d'emblée un caractère surprenant de rapidité, il a fallu installer à la hâte des trains sanitaires, des hôpitaux et des établissements pour les convalescents. A Belgrade même, vingt-trois installations hospitalières ont été organisées en quelques jours, et c'est grâce aux dons d'organisation du secrétaire général de la Croix-Rouge serbe, M. Soubotitch, qu'il a été possible de faire face aux besoins les plus pressants. La plupart des pays européens ont envoyé des missions médicales en Serbie, quelques-unes sont arrivées complètement montées et n'ont demandé que quatre murs pour s'y installer, et de la paille pour bourrer leurs matelas; d'autres sont arrivées seulement avec du personnel, mais toutes ont été les bienvenues et ont pu rapidement faire du travail utile, grâce à la coopération de la Croix-Rouge serbe et du médecin en chef de l'armée. Une grande difficulté est certainement celle de la langue: les médecins et le personnel subalterne étrangers sont obligés de s'adjoindre des traducteurs ou des traductrices, de sorte que lorsqu'on assiste à la visite quotidienne des blessés, on voit toujours autour d'un lit un grand nombre de personnes malheureusement nécessaires.

De Belgrade, nous avons passé dans l'intérieur du pays, à Kraljevo, où sont arrivés des blessés du Sandjak de Novi-Bazar; à Nisch, où sont centralisés ceux de l'armée du Sud, à Vranja, où la princesse Hélène, fille du roi Pierre, a installé à ses frais et dans une situation charmante un hôpital de 50 lits.

En traversant ainsi le pays en tous sens, nous avons pu nous rendre compte des difficultés considérables qu'offre pour le transport des malades une région dont les voies de communication sont encore très précaires. Le temps étant pluvieux, les routes sont transformées en rivières et, lorsque nous avons été obligés d'aller à pied, nous avions la plupart du temps de la boue jusqu'aux chevilles. Nous avons quitté la Serbie dans la direction du Sud en passant par un pont de chemin de fer que les Turcs ont vainement essayé de faire sauter. Dès ce moment, nous étions dans le territoire des opérations, où ne circulent plus que des convois militaires, et où l'unique voie de chemin de fer sert de jonction pour tous les ravitaillements et pour l'évacuation de tous les blessés depuis la Macédoine jusqu'en Serbie.

Nous traversons un pays valloné, sans arbres, et où les champs de blé, de maïs et de tabac s'étendent à perte de vue. Nous nous arrêtons à Koumanova où a eu lieu, tout au commencement des hostilités, le premier grand combat. Nous voyons les collines où les Turcs avaient pris position, et que les Serbes ont emportées à la bayonnette après quelques heures de combat. Les deux armées avaient chacune environ cent mille hommes, et si les Serbes n'ont guère eu plus de quatre mille blessés, les pertes turques ont été — tant en morts qu'en blessés — de plus de huit mille hommes. L'impétuosité de l'attaque serbe a été

telle que les Turcs, pris de panique, se sont enfuis avec une si grande rapidité que les Serbes victorieux ne les ont retrouvés qu'à 60 km. plus au Sud. Outre les nombreux prisonniers, les Serbes ont capturé à Koumanova 116 canons dont quelques-uns étaient encore chargés et prêts à tirer. Dans le camp de l'armée turque que nous avons vu de près, et où s'est installé un régiment de landwehr serbe, nous avons encore pu voir d'immenses provisions et de la munition d'artillerie et d'infanterie en quantité énorme.

Poursuivant notre route au Sud, nous sommes arrivés à Uskub, capitale de la vieille Serbie, ville de 45 mille habitants, siège d'un corps d'armée turc, dont les Serbes se sont emparés sans coup férir. Uskub est située dans une vaste plaine entourée d'un cirque de montagnes dont les plus hauts sommets dépassent 2500 m. Remplie de mosquées, dont les blancs minarets effilés dressent leur silhouette gracieuse contre le ciel, cette ville présente un aspect très méridional et vraiment grandiose. C'est le siège du Quartier-Général, et c'est de là que le roi Pierre, secondé par son Etat-Major, dirige les opérations de l'armée serbe en Macédoine. La ville, qui est en état de guerre, est remplie de soldats, et c'est dans ses rues que nous avons vu passer un régiment de landwehr serbe. Cette troupe nous a fait extrêmement bonne impression. Pendant que défilaient les trois bataillons de ces hommes d'âge mûr, à la figure sérieuse, vêtus de capotes kaki, nous n'avons pas entendu le moindre cri, à peine quelques paroles échangées entre les soldats dont la tenue et l'habillement étaient extrêmement dignes et corrects. C'est certainement une troupe de fer qui accepte sans murmurer toutes les privations et toutes les fatigues; le patriotisme de la nation serbe, exalté par les victoires récentes, se lit sur toutes les physionomies.

Notre cantonnement à Uskub s'est trouvé être l'hôpital où nos médecins bâlois ont travaillé pendant une quinzaine de jours. Aujourd'hui, MM. Stierlin, Vischer et Socin ont été envoyés sur le front de bandière et sont occupés près de Monastir, où les combats acharnés leur ont procuré beaucoup de travail. Je suis heureux de pouvoir vous dire que toutes les personnes auxquelles j'ai pu en causer, n'avaient que des louanges à me faire sur le travail de nos compatriotes; aussi sont-ils les seuls médecins étrangers que le Ministère de la guerre serbe a envoyés sur les champs de bataille.

D'Uskub, nous sommes revenus sur Nisch et avons passé en Bulgarie. Le voyage offre bien des difficultés, et vous auriez certainement ri de nous voir dans un wagon de troisième classe, le seul d'un long train de marchandises, au milieu d'une trentaine de soldats serbes, faire à six heures du matin, et sans autre moyen d'éclairage qu'une lanterne de poche, notre déjeuner dans une théière portative. Le chocolat additionné de lait condensé a été très goûté par les soldats qui nous exprimaient en paroles incompréhensibles et en gestes significatifs leur reconnaissance.

Je n'ai pas le temps de vous en raconter plus long parce que nous devons partir bientôt dans la direction de Constantinople. Nous n'attendons plus que notre feuille de route qui doit nous être adressée par le Quartier-Général à Kirk-Kilissé.

II.

Sofia (Bulgarie), **le 30 novembre 1912.**

Nous venons de faire un « raid » de dix jours, pénible mais extrêmement intéressant et instructif à tous les points de vue. Partis le matin de Sofia, nous nous

sommes arrêtés à Philipoppoli, où nous avons visité quelques missions étrangères, et avec la lenteur inévitable de l'horaire de guerre — qui nous a obligé de nous arrêter jusqu'à 12 heures dans de toutes petites stations — nous avons poursuivi notre route jusqu'à Moustafa Pacha, où nous arrivions la seconde nuit à minuit. Depuis cette localité, le train ne circule plus, parce que la ligne est comprise dans la zone turque du blocus d'Andrinople. Avec un bagage très réduit, nous nous sommes envagonnés à 2 heures du matin dans quatre chars à bœufs où, couchés sur la paille, nous avons passé la nuit — tels des romanichels — dans la direction de Semenli et Dimotica. La canonnade d'Andrinople battait son plein; le roulement de tonnerre et les éclairs continuels des pièces de position et des shrapnels étaient vraiment impressionnants. Nous longeons les positions serbo-bulgares, couchons à Semenli après avoir passé le soir sur un pont de pontons jeté sur l'Arda, à 18 km. à l'ouest d'Andrinople. J'ai visité au cours de cette journée un hôpital de campagne serbe et un hôpital divisionnaire bulgare. Le troisième soir, par camion-automobile, nous arrivions à Dimotica, où quelques cas de choléra étaient déjà signalés. Cette première partie de notre voyage dans la nouvelle Bulgarie a été plein d'incidents: parfois nous avions de l'eau jusqu'au poitrail des bêtes et, lorsque nous avons traversé avec le premier char, et de nuit, le pont de l'Arda, nous avons été surpris de constater que nos trois autres chars étaient restés en souffrance de l'autre côté de la rive, parce qu'une partie du pont avait été emportée immédiatement après notre passage. Nos bagages nous ont rejoint cependant le surlendemain. De Dimotica, la ligne des Chemins de fer Orientaux est libre jusqu'à Tschatalja, mais le train avait quitté la station depuis une demi-heure. Le commandant de place fit alors revenir la locomotive avec un wagon, ce qui nous permit de pousser le même soir jusqu'à Mandra, station de bifurcation pour Kirk-Kilissé. Après avoir cuit dans la gamelle au feu de bivouac de la gare, j'ai pu m'étendre un instant sur un drapeau turc où j'ai fait la connaissance de la vermine ottomane qui nous a fidèlement tenu compagnie pendant le reste du voyage.

Le lendemain matin arrive depuis Tschorlou un train de blessés en partance pour Kirk-Kilissé. C'est navrant de voir 450 blessés parqués dans des fourgons ou des wagons à bestiaux ouverts, juchés sur les toits ou assis sur les escaliers entre les wagons. Vers midi nous arrivions au Quartier-Général bulgare, où nous avons été très bien reçus par un délégué de la Croix-Rouge qui nous a procuré le logement, un interprète qui parle l'allemand, et un brosseur qui cause l'anglais! La ville est pleine de troupes, ce sont des blessés ambulants qui couchent on ne sait où, car ils sont 12,000, et les hôpitaux de l'endroit ne contiennent que 2000 lits. Je fais passer à l'adjudant général de S. M. deux lettres de recommandation personnelles que j'avais pour lui, et qui font merveille. Peu après le général Markoff vient nous saluer lui-même, et met à notre disposition une automobile qui nous permet de passer rapidement d'un hôpital à l'autre; ici encore ce sont les Russes qui nous paraissent le mieux installés.

Sur le désir de la Reine, j'ai demandé une audience à S. M. le tsar des Bulgares, qui me recevait fort aimablement le lendemain matin, et avec lequel j'ai eu l'honneur de discuter longuement les mesures sanitaires prises par les médecins de ses armées. Il est certain que le principe « Le transport prime la blessure » ne peut pas être maintenu dans la guerre actuelle et

dans ce pays où les lignes d'évacuation sont difficiles et longues. Il est donc nécessaire de pousser les chirurgiens le plus près possible du front de bandière, afin de permettre des interventions en temps utile et d'éviter ainsi les infections et les gangrènes qui sont malheureusement très nombreuses.

Le soir même S. M. m'a fait la courtoisie de m'inviter à sa table où, avec sa suite immédiate, nous avons causé tranquillement jusque fort tard dans la nuit. Le tsar se rend parfaitement compte que les services sanitaires de son armée étaient absolument insuffisants, et le manque d'organisation préventive a encore été aggravé du fait de la rapidité incroyable avec laquelle la 3e armée s'est avancée jusque devant Constantinople, laissant le Service de Santé en chemin, et obligeant le Service de l'Intendance à faire des tours de force pour ravitailler la troupe.

De Kirk-Kilissé nous avons suivi, pour entrer dans la Roumélie orientale, la seconde (et principale) ligne d'évacuation; c'est celle qui, passant le Rhodope, arrive en Thrace à Kizil-Agatch et touche le chemin de fer de la Mer Noire à Sofia à la station de Jamboli. Cette route qu'ont suivie près de 15,000 blessés bulgares et 1000 blessés turcs est extrêmement difficile: dans la plaine les convois passaient à travers des champs dont la terre lourde, et semblable à de la glaise, rendait — par ces temps pluvieux — les chemins impossibles. Ces sentes que nous avons suivies et qui sont jonchées de cadavres de bœufs, ont 50 à 200 mètres de largeur, et les ornières s'y croisent en tous sens. A mesure qu'on s'élève sur les pentes du Rhodope, pour atteindre vers l'ancienne frontière turco-bulgare une altitude d'environ 500 mètres, ces chemins deviennent des sentiers muletiers, aussi peut-on se rendre compte des souffrances indicibles qu'ont dû endurer tous les blessés bulgares qui, par un froid parfois intense, ont été secoués, cahotés, moulus, assis ou couchés dans les chars traînés par des bœufs pendant près de 150 km. Cette route de douleur est parcourue par les convois en 4 ou 8 jours selon l'état des chemins, et sur cette distance l'on n'a pu organiser que deux postes de ravitaillement où l'on sert du thé chaud aux passants. Dans les autres localités, l'Intendance, aidée par la Croix-Rouge, n'a pu offrir aux blessés que du pain et du fromage.

Nous-mêmes avons suivi cette route à cheval, ce qui nous a permis de la faire en deux jours. Notre seule étape a été Bouyouklou où nous avons été hébergés par le pope qui nous a offert un vin douteux, son plancher en terre battue, ses nattes, et la vermine de sa maison dont les murs sont en torchis. Nous avons suivi et croisé les longues colonnes d'évacuation et de ravitaillement, composées d'innombrables chars tirés par des bœufs gris ou des buffles noirs, réquisitionnés dans toute la Bulgarie, et qui, au nombre de 50 à 60 mille, font depuis 4 semaines la navette entre la Bulgarie et la Turquie conquise. C'est un spectacle triste et bien fait pour vous donner du noir que celui de ces files interminables de chariots conduits par les paysans en costume national. Pas un mot, pas un rire, pas une question adressée à notre escorte ne réveille la placidité de ces gens escortés par quelques soldats du landsturm.

A Jamboli, c'est l'envagonnement et le transport de tous ces blessés qui sont répartis dans les différents hôpitaux du pays.

Nous nous sommes arrêtés encore à Stara-Zagora, où nous avons constaté que, sous les auspices de Sa Gracieuse Majesté, des installations très bien comprises ont été prévues et improvisées.

Assez fatigués, et sans avoir pu quitter nos vêtements pendant 7 jours et 7 nuits, nous sommes rentrés à Sofia ce matin à 3 heures, et avons été heureux de trouver des lits, une baignoire et une table propre.

III.

Antivari (Monténégro), **le 13 décembre 1912.**

Par Agram et Fiume, Raguse et Cattaro nous sommes arrivés à Cettigné. A cause de la neige, le service postal ne fonctionnait pas entre ces deux dernières villes, en sorte qu'il nous a fallu prendre des voitures. Par un froid très vif, nous avons traversé la chaîne de montagnes qui sépare Cettigné de la mer, et c'est dans la nuit de samedi à dimanche (5/6 décembre) que nous avons atteint la résidence du roi Nicolas.

Très bien accueillis par le vice-président de la Croix-Rouge monténégrine — le président, Monseigneur Mitrophan, étant malade — on nous a donné un interprète qui ne nous quittera que ce soir.

Dimanche nous avons visité les quatre hôpitaux installés à Cettigné. Un seul peut être considéré comme très satisfaisant, c'est celui de l'hôpital civil, qui est le seul hôpital civil du Monténégro et qui est dirigé par un médecin très capable du pays.

Le lendemain, de bonne heure, nous commencions la tournée dans le pays; du côté du Nord-Est, les combats ont cessé depuis longtemps, aussi n'y a-t-il plus d'installations hospitalières dans cette région qui touche le Sandjak de Novi-Bazar. Le premier hôpital que nous avons trouvé sur notre route est celui de Rièka, où les Anglais se sont installés il y a quelques semaines. Cette localité est au fond d'un fjord dépendant du lac de Scutari, aussi y amène-t-on les blessés de la région de Scutari et du Tarabosch, autant en bateau qu'en voiture.

La qualité des voies de communication du Monténégro est telle que les transports ont pu se faire de façon très satisfaisante et rapide. Les Monténégrins possèdent un certain nombre de camions automobiles postaux qui ont facilité l'évacuation des blessés. Ceux-ci n'ont du reste pas été très nombreux (spécialement en comparaison avec la Bulgarie où je vous en signalais 45,000), et leur nombre n'a guère dépassé 1700, plus environ 800 morts.

De Rièka, nous avons poussé le même jour jusqu'à Podgoritza, où se trouve le grand camp des prisonniers turcs qui y sont fort bien traités. Dans cette ville sont installés : une mission de la Croix-Rouge française, une de la Croix-Rouge autrichienne, une enfin de la Croix-Rouge italienne. Ces trois missions sont très bien organisées, bien qu'elles aient eu beaucoup de peine à s'installer dans une localité où la Croix-Rouge était inconnue et où les autorités civiles n'ont pas fait grand'chose pour elles. Il y a à Podgoritza encore deux hôpitaux dépendant de la Croix-Rouge monténégrine.

Les missions étrangères auraient dû — me semble-t-il — être mieux appuyées au Monténégro, qui en a eu extrêmement besoin. Le pays ne possède que 16 médecins pour une population de 320,000 habitants, aussi est-il inutile d'insister sur la nécessité qu'il y avait d'accueillir des missions et des médecins étrangers !

Après avoir couché à Podgoritza, nous sommes venus prendre le bateau sur la rive nord du lac de Scutari. Le vapeur nous a amenés jusqu'à la plage de Rioli, où le Service de l'Intendance a installé le point principal de ravitaillement de l'armée. Les bateaux qui amènent le nécessaire reviennent avec les blessés et les malades et les déchargent soit vers Podgoritza, soit à Rièka. De Rioli

jusqu'au quartier général, nous avons fait la route à pied, car Grouda ne se trouve qu'à six kilomètres de la plage. L'hôpital de campagne de Grouda est formé par les tentes de la Croix-Rouge italienne et celles du Dr Peyer, médecin schaffhousois. Ce dernier nous a raconté les difficultés presque insurmontables vis-à-vis desquelles il s'est trouvé pour organiser son ambulance dans le pays. Indifférence et nonchalance, parfois peut-être même mauvaise volonté, telles m'ont paru être les lignes générales adoptées par les membres de la Croix-Rouge monténégrine vis-à-vis de ceux qui leur venaient en aide, malgré l'appel de Monseigneur Mitrophan. Ici encore, comme en Bulgarie, c'est grâce à l'intervention des membres de la famille royale que le service sanitaire a pu s'organiser d'une façon tant soit peu convenable; il faut citer ici les noms de la grande duchesse Militza et de la princesse Xénie.

Le Dr Peyer, qui a vu passer sous sa tente près de 2000 blessés et malades, est très simplement, mais très bien installé. Pendant trois semaines, il a eu surtout à lutter contre la saleté, la pluie et la boue. Sa popularité est très grande, chacun veut avoir passé par ses mains, presque au détriment de la mission italienne qui a, paraît-il, très peu à faire. Nous avons couché sous sa tente, après avoir pris chez lui un repas auquel nous étions loin de nous attendre, et l'avons quitté le mercredi matin pour prendre le premier bateau en partance dans la direction de Virbazar.

Force nous a été de coucher dans ce village, puisque aucun train ne devait passer la montagne avant le lendemain. Grâce à l'obligeance de l'ingénieur en chef de la petite ligne monténégrine, nous avons eu cependant un train spécial qui nous a amenés hier matin à Antivari. Vous auriez ri de nous voir, assis sur trois chaises fournies par le buffet de la gare, dans un wagon à bestiaux, ouvert, à 5 1/2 heures du matin. Par des lacets dignes d'une route napoléonienne, nous avons atteint le col, à 670 mètres d'altitude, et sommes redescendus de même jusqu'au bord de la mer. A Antivari se trouve une autre partie de la mission anglaise installée dans la manufacture de tabac où il y aurait place pour 400 blessés, mais où il ne s'en trouve actuellement — et grâce à l'armistice — que six!

IV.

A bord du « Kerkyros » entre Prévesa et Patras (Grèce), **ce 18 décembre 1912.**

Au Quartier-Général de l'Armée d'Epire. Visite à l'ambulance Vaud-Genève.

Un dernier contour de route, et voici Philippias. C'est un petit hameau niché à mi-chemin entre Prévesa et Jannina, dont la moitié des maisons tombent en ruines. Des montagnes nues, un pays aride, quelques champs et quelques plantations de tabac.

Notre camion automobile avance péniblement dans l'unique ruelle étroite, boueuse, défoncée. Nous stoppons devant une masure masquée en partie par une tente sur laquelle nous lisons les mots « Société genevoise de la Croix-Rouge ». C'est ici, à une quarantaine de kilomètres de l'armée hellénique, que le commandant de corps d'armée d'Epire a installé l'ambulance Vaud-Genève.

Nous trouvons le Docteur Reverdin, chef de la mission romande de la Croix-Rouge, occupé à remettre en état un petit moteur installé en plein air, qui fournit l'électricité à l'ambulance, et qui éclaire même, dans une maison annexe, le commandant du corps d'armée lui-même. C'est dire que le Dr Reverdin met la main à

tout et qu'il s'occupe de tous les détails de l'installation de son ambulance.

Comme il est midi, nous demandons s'il n'y aurait pas un morceau à nous mettre sous la dent, et la réponse du « chef » nous fait bien augurer du repas, puisqu'il nous dit: « Qu'aimeriez-vous avoir pour votre dîner? »

Nos lecteurs n'ignorent pas que la mission se compose de 4 médecins, de 4 infirmières, dont l'une est médecin, et de 5 infirmiers. En visitant l'hôpital de campagne, nous rencontrons et nous faisons connaissance de tout ce personnel. Les uns sont occupés à la stérilisation, d'autres président à la confection du repas, d'autres enfin transportent des vêtements de blessés, classent, arrangent et nettoient.

Derrière la maison, qui n'a qu'un plein pied, s'élève en pente douce un champ labouré qui se termine près d'une plantation de tabac. C'est là dans un endroit qui domine le village qu'est dressée la tente servant d'habitation aux médecins et au personnel subalterne; c'est là aussi qu'un feu établi en plein air près d'une table entourée de malles, qui servent de sièges, fait cuire les aliments qui nous sont destinés. Le repas n'est pas mauvais. Il fait si chaud que nous enlevons une partie de nos vêtements pour goûter un excellent potage Maggi et manger un morceau d'agneau rôti avec le riz qui forme le fonds de la nourriture de l'armée hellénique. Comme le temps est beau, et que pour le moment il n'arrive pas de blessés, on s'attarde à causer pendant que le soleil descend lentement du côté de l'horizon montagneux.

L'ambulance Vaud-Genève peut hospitaliser temporairement 50 à 60 blessés que l'on laisse couchés sur leurs brancards, puisque l'ambulance ne possède pas de lits et que les civières sont abondantes dans l'armée hellénique. Les chambres et la tente sont remplies de blessés, mais les camions automobiles attendent et les soldats sont évacués sur Prévesa où ils seront embarqués pour Athènes.

La nuit vient, le moteur est mis en marche et éclaire *a giorno* les chambres du petit hôpital. La salle d'opérations, blanchie à la chaux, est spécialement lumineuse sous le feu de ses 12 lampes de 25 bougies chacune.

Pendant la journée, des officiers nous ont dit qu'un combat décisif se livrait sous les murs de Jannina; le résultat ne se fait pas attendre. Au son de la trompe, les automobiles arrivent maintenant au poste de réception, à l'entrée du village, et les blessés les plus gravement atteints sont envoyés au Dr Reverdin, alors que les autres trouvent leur place dans d'autres hôpitaux de campagne installés au village.

Et le triste défilé commence: un à un les brancards sont sortis des camions et portés jusque dans la petite salle de réception où les blessés sont examinés par nos médecins suisses. En général, leurs pansements sont fort bien faits, aussi les blessures infectieuses sont-elles relativement rares. Chaque soldat porte sa fiche de diagnostic, et un traducteur obligeant, étudiant en médecine grec attaché à l'ambulance, traduit les inscriptions et interroge les hommes, sur la demande des médecins.

Pauvres petits soldats qui font campagne depuis plus de deux mois, qui ont été mouillés presque continuellement, qui ont souffert du froid, de la faim et de toutes sortes de privations. Souvent leurs habits sont déchirés par les épines ou brûlés pour avoir été trop près des feux de bivouac. Les figures sont haves, et les barbes de quatre semaines cachent en partie des faces dont les traits tirés portent l'empreinte d'une grande fatigue. Parfois, au moyen des ciseaux, on enlève

des vêtements souillés de sang et de boue, puis on défait les pansements, et le Dr Reverdin examine avec un soin minutieux chaque homme et chaque blessure. Un pansement frais remplace celui qui a été fait par les médecins de troupe, et puis le blessé est emporté sous la tente. C'est là qu'il va recevoir un bouillon chaud et des aliments dont presque tous les hommes ont été privés pendant les jours de combat.

Dans les salles on entend des gémissements; ici, c'est un soldat atteint d'une double fracture de la jambe, là c'est un homme dont la machoire a été brisée par un éclat d'obus, plus loin c'est un troupier qui a eu le poumon perforé et qui crache du sang. Le triste défilé continue toute la nuit. Vers 2 heures du matin on amène par le même camion un mort et un moribond. Ce dernier a la face terreuse, les yeux perdus dans le vague, ne souffle qu'avec peine. Une balle lui a traversé le thorax, et ses jambes sont brisées; c'est avec peine qu'on lui découvre la poitrine pour essayer encore le massage du cœur et pour pratiquer sur lui la respiration artificielle. Ces manipulations et une injection de caféïne paraissent le ranimer un peu, mais au matin il avait rejoint tant d'autres camarades tombés sous le feu des batteries turques de Jannina.

A 3 heures du matin, nous allons prendre un peu de repos et nous étendre dans les lits placés sous la tente, pendant que le médecin et l'infirmière de garde continueront à s'occuper des blessés qui arrivent.

Telle est la vie que mènent depuis plusieurs semaines les docteurs Reverdin, Porte, Vela, Flournoy qui remplit les fonctions de secrétaire, et Girard, capitaine-instructeur des troupes du service de santé suisse, assistés de Mlle Dr Feyler, aidés par Mlles Combe, Wagnières et Berney. Le sergent Renaud dirige en ronchonnant [1]) quelque peu les quatre infirmiers dont les services sont indispensables.

Une harmonie parfaite nous a paru régner au sein de la mission romande de la Croix-Rouge, et il nous a été doux de constater avec quelle abnégation le personnel féminin de l'ambulance s'occupe des travaux les plus pénibles et parfois les plus sales. N'est-il pas méritoire que des femmes acceptent de vivre sous la tente et se contentent de la nourriture du petit soldat, bœuf bouilli, mouton, soupe et riz; c'est le menu de tous les jours agrémenté parfois de quelques conserves tirées des provisions de l'ambulance.

C'est par une pluie fine et persistante que nous quittions le lendemain nos compatriotes établis à Philippias, et ce n'est pas sans quelque émotion que nous avons serré la main de ces Suisses qui se sont mis à la disposition d'une nation étrangère, et qui sans doute ne reverront pas le sol natal avant 1913.

[1]) A Philippias, on aurait dit « en *renaudant* quelque peu » ... *N. de la Réd.*

Les tisanes

Il est peu de personnes qui sachent préparer convenablement une tisane: on fait infuser ce qui ne cède de principes extractifs actifs qu'à l'ébullition, ou l'on fait bouillir les fleurs et les feuilles qui n'exigent qu'un contact peu prolongé avec